

janvier – rallumons la nuit

Fêter, c'est (se) rassembler, résister, recommencer.

L'année commence dans ce moment suspendu entre le vacarme des basses et la lumière vacillante des stroboscopes. Tandis que le froid mord les rues, la fête embrase les corps. On danse pour réchauffer l'hiver, pour conjurer le silence ; on fête parce qu'on est en vie. Mais la fête ici n'est pas que l'ivresse : elle est acte de résistance, rituel de sorcières modernes, territoire politique. On occupe le jour, on occupe la nuit, on réclame l'espace, on invente des formes de joie qui rassemblent. Janvier, c'est le début d'une aventure. Le feu qui couve sous la neige.

décembre – boucler la boucle

Baby one more time

La ville s'endort doucement. C'est la fin, dit-on. Mais on sait bien que les fins sont toujours des débuts déguisés. Alors on trie. On garde ce qui brûle, on oublie ce qui pèse. Et tandis que la neige efface les pas, on allume une nouvelle lumière. Dans cet entre-deux, on rêve à d'autres possibles. On imagine un cycle qui redémarre, pas tout à fait le même, pas tout à fait autre. Prêtexs à recommencer. Encore une fois.

novembre – marcher avec les fantômes

Ce qui nous hante

Les brumes montent, les esprits s'invitent. On écoute les absentexs, les silences, les deuils. La ville devient mémoire sensible, novembre est une traversée. On parle de la mort, mais aussi de ce qui reste. Les esprits hantent les lieux oubliés, les objets usés, les horloges détraquées. On convoque les fantômes, on les écoute. La spiritualité, la mémoire, les rites anciens ou inventés deviennent des façons d'habiter le présent avec profondeur. Novembre c'est une mémoire douce et insistante (et l'occasion aussi de se faire peur).

février – mécaniques de l'oubli

Le patrimoine, entre mythe et réalité

Quand la neige recouvre les toits, la ville semble s'effacer. Comme une page blanche. Mais sous ce manteau fragile, les récits persistent : l'histoire se lit sur les façades, s'entend dans les gestes horlogers. On y explore l'urbanisme comme une partition, le patrimoine horloger et architectural comme mémoire vivante. Mais que nous dit-il ? Entre savoir-faire transmis et paysages abîmés, entre objets d'art et désastres écologiques, il charrie des héritages contrastés. Les figures oubliées, les récits effacés : tout cela habite aussi la ville. Alors on s'interroge : quel est le rôle du patrimoine dans le présent ? Est-il un socle ou un poids ? Après les fièvres de janvier, février revient au dur, au froid, à la mémoire. Mais pas pour s'y figer — pour y puiser de nouveaux récits. Février se tient entre le souvenir et le désir de transformation. Ce qui reste, ce qui résiste, ce qui pourrait changer.

mars – le feu du collectif

Luttes d'indépendances – de Neuchâtel au monde

Sous la glace, les braises. Les révoltes n'ont pas attendu le printemps pour surgir. On célèbre l'indépendance du canton de Neuchâtel comme on revendique nos corps, nos pensées, nos appartenances assignées. Luttes sociales, mobilisations citoyennes, solidarités locales et internationales : on occupe la rue, on invente des slogans, on fait entendre d'autres voix. C'est l'étincelle de l'indocilité. Mars reprend le souffle de janvier, la mémoire de février, et les transforme en actes. C'est un laboratoire de l'appartenance, un terrain d'insurrection douce ou brûlante. On prend place. On se bat encore.

avril – l'esprit farceur

Après la colère, le rire.

Après la colère, le rire. Pas pour oublier, mais pour désarmer. L'humour fissure les certitudes. Poil à gratter de nos dogmes, il s'infiltré partout : dans les regards en coin, les marges, les interstices. Il surgit là où on ne l'attend pas, fait dérailler les évidences, tord les discours trop bien huilés. L'esprit coyote rôde, malicieux, entre les lignes et nourrit nos luttes. Ce printemps, l'art prend des accents de farce, de blague ou de clin d'œil. Avril se pare d'un rire qui questionne et qui relie.

mai – sous nos pavés, nos histoires

La Chaux-de-Fonds ville ouvrière

Les voix s'élèvent. Les luttes passées trouvent écho dans les luttes présentes. On rend hommage aux ouvrièrexs et aux anarchistes, on se souvient des flammes de l'incendie de 1794. La ville de mai n'est pas nostalgique, elle est insurgée. La ville, marquée par son histoire industrielle, redevient terrain de revendication. On célèbre les désordres fertiles. Les pavés parlent encore, les projets pirates éclosent. Les espaces se partagent autrement. Mai questionne l'ordre social, et fait apparaître d'autres formes d'engagement. C'est une autre manière d'aimer sa ville : en la discutant.

juin – construire autrement

DIY et expérimentations

Voici venu le temps des possibles. La ville devient atelier. Faire avec peu. Faire avec touxtes. Faire ensemble. On invente, on détourne, on bricole. On repeint, on répare, on imagine. À La Chaux-de-Fonds, on célèbre cet esprit de friche — cet élan fertile où l'expérimentation prend racine. Le DIY devient un outil de réappropriation : de la ville, de l'art, du quotidien. Les enfants redessinent la ville, les adultes construisent des cabanes. L'invisible devient visible. Et parfois, c'est dans les marges qu'on découvre des lignes de fuite. Après la revendication, le faire. Et dans le faire, l'invention de nouvelles manières d'habiter. Ici, ça pousse.

juillet – quand la nature infiltré la ville

Sortir des sentiers battus

Sous la chaleur, la ville respire autrement. Les rues se vident, emportées par le souffle des vacances horlogères. À La Chaux-de-Fonds, on file vers les crêtes, les pâturages, les forêts de sapins. On suit les sentiers, on découvre des clairières oubliées. Mais ici aussi, quelque chose se transforme. L'eau ruisselle, la terre affleure, les plantes s'invitent dans les interstices du béton. La nature infiltre les fissures, reprend doucement ses droits. Des idées folles prennent vie sur les places désertées, on prend des risques esthétiques. La ville devient un terrain de jeu, un espace où l'absurde rencontre l'architecture. Les règles se relâchent, l'imaginaire prend le pouvoir. Un temps suspendu, où le corps se détend et l'espace devient plus poreux. La ville devient matière vivante. Elle rêve — tournée vers les bois, le vent et les herbes hautes.

octobre – le foyer

Habiter, vivre ensemble

Octobre refroidit l'air, mais certains lieux continuent d'ouvrir leurs portes. Ici, à La Chaux-de-Fonds, l'hospitalité n'est pas qu'un mot doux – c'est une manière de faire, de penser ensemble. Pas besoin de cheminée pour sentir qu'on est accueilli. Dans une ville construite sur la coopération et le partage, habiter ne se résume pas à occuper un espace : c'est l'habiter ensemble, symboliquement, collectivement, parfois temporairement, souvent intensément. Ce mois-ci, l'art entre chez les habitantexs. Dans une maison de passage, une cabane inventée, un chantier ouvert. On s'invite à franchir le seuil. On réfléchit à comment habiter, à ce qui fait un foyer. Les murs, les toits, mais aussi tous les gestes et les récits qui les remplissent.

septembre – la ville en chœur

Tous ensemble, tous ensemble hey !

L'été s'attarde, et avec lui le désir d'être dehors, ensemble. Autour d'une chanson, on devient chœur, autour d'un verre on devient groupe. Le désir de faire place, l'élan de faire lieu nous rattrapent. On veut réinventer le vivre-ensemble, favoriser le collectif. C'est le temps des grandes communions urbaines. On détourne les règles, on rejoue l'espace, on libère l'imaginaire. On se retrouve sans s'être vraiment quitté. La ville se vit à plusieurs voix, plusieurs rythmes. Et dans l'imprévu, on bricole du commun.

août – fronts et frontières

Interroger nos appartenances et nos identités

Août s'ouvre sur les récits officiels, les hymnes et les feux d'artifice. Mais derrière les symboles, les tensions affleurent : qu'est-ce qu'être suisse ? Quelle place pour les langues, les cultures, les différences ? L'art descend dans la rue, investit les places, brouille les frontières. Les récits alternatifs prennent le pas, redessinent la carte. Tous les arts de la scène prennent le devant. On célèbre ce qui bouge, ce qui respire. Les voix se mêlent, les corps racontent. La ville devient rituel, elle est transe collective. Et au milieu de tout ça, les échos des révoltes passées viennent nourrir nos imaginaires. On joue, mais pour de vrai.

